

Anonyme du xx<sup>e</sup> siècle

# Un Jeune Homme ordinaire



Sous la Cape

*Dans la même collection*

HURL BARBE

***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN

***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité  
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN

***Les Canines dans le pâté***

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,  
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :  
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

PATRICK BOMAN

***Les Innommables et autres histoires de Canines***

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français  
de l'ail bio et de l'épieu certifié FSC.

PIERRE CHARMOZ

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables***

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension  
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

***Le Vampire de Wall Street***

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation  
dans la Yosemite Valley.

JULES VEINE

***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

# UN JEUNE HOMME ORDINAIRE





Anonyme du xx<sup>e</sup> siècle

 n Jeune  
Homme  
ordinaire

Sous la Cape



C'était un jour de train.

C'était un jour de grève. Le compartiment réservé au bar avait été exceptionnellement ouvert aux voyageurs. Dans ce champ libre, j'avais emménagé à Orléans, puis une autre femme à Châteauroux.

À Limoges, je m'étais levée pour aller dans le couloir, regarder à travers la vitre les gens sur le quai, les deux bras croisés sur la rampe de métal. Elle m'arrive généralement au cou, j'y appuie ma tête. C'est dans cette position que j'ai senti quelqu'un s'approcher de mon territoire.

Après Paris, où il était parti plein, le train s'était vidé, d'abord d'une bonne moitié à Orléans, puis, petit à petit, dans chaque gare où il s'arrêtait, circonstance assez exceptionnelle pour n'avoir alerté personne.

C'était un jeune homme que je vis mal. Il demanda s'il y avait de la place. J'ai acquiescé comme on donne un laissez-passer, avec une bienveillance en accord avec la saison, mon humeur, mon bon plaisir et un je ne sais quoi de déterminé dans la voix à dire : oui. Oui, oui.

Le train partit, et la campagne limousine vagabonda bientôt sous mes yeux fatigués (je manquais de sommeil). Au bout d'un moment, je rentrai dans le compartiment pour m'asseoir. J'occupais la place de choix, face à la marche près de la fenêtre. C'est en passant devant sa paire de pantalons blancs que je me souvins du jeune homme. Sa présence me revint comme un oubli, comme le rappel d'une négligence. Je décidai aussitôt que j'aurais eu tort de ne pas le regarder un peu. Un peu plus que n'y invitaient sa mise et sa taille banales. Quelque chose de remarquable me toucha soudain, qui tenait à la position de son corps, un abandon mesuré de la posture, moins étudié que médité, un refus manifeste de l'avachissement, l'affirmation silencieuse d'une fierté, d'une tenue.

Je m'assis et voulus voir ce que me disait son visage. Furtivement, je calculai les yeux bruns, nettement détachés de deux orbites peu profondes surmontées de sourcils du même ton. Sa chevelure coupée très courte, châtain foncé, ses oreilles et ses traits dégagés, le contour lisse de ses joues régulières, une peau lisse et claire, rasée, une bouche petite, fine, aux lèvres ourlées dans une moue encore adolescente, déjà virile.

Il regardait ses chaussures, ses mains. Ne pensait à rien, ou bien à tant de choses qui le regardent. Il rentrait, il partait, je ne savais pas. Mes yeux passaient sur ses mains désœuvrées, aux ongles impeccables, aux doigts curieusement charnus, ou enfantins, ou boudinés, je ne voyais pas si bien, pour un garçon de son âge et aux proportions apparemment idoines. Ils descendaient négligemment sur ses cuisses et mon regard suivait.

À part cela, je regardais le paysage. Les deux pieds croisés posés sur le rebord de la paroi du compartiment, le dos penché vers la fenêtre, le menton sur le poing. À mes côtés gisaient un livre, un cahier, et mes lunettes étaient posées sur ma tête au-dessus du front. Ma jupe, mon chemisier et mes sandales complétaient un habillement d'autant plus féminin que les pans de la chemise baillaient. Il faisait chaud au point d'excuser cela.

Il s'est décalé vers la fenêtre, se mettant ainsi en face de moi. Alors, nous avons regardé le paysage en vis-à-vis, moi vers l'avant, lui vers l'arrière. Et le temps a couru d'arbre en arbre, de ravins en talus, de ponts en bocages, précipitamment. Il mit plusieurs fois ses coudes sur la vitre pour poser sa tête sur ses avant-bras, avant de revenir s'adosser normalement à la banquette et reprendre la contemplation un peu vide de la paroi vitrée. Il laissa enfin traîner son bras sur le rebord de la vitre, là d'où sort un courant d'aération. Sa main posée bien près de moi, si près, bien longtemps, si longtemps. Les yeux quittant le paysage pour glisser sur moi, s'abaisser, aller à l'entrée du compartiment.

L'autre passagère était toujours là. Et alors ? Elle lisait *Le Monde*, et un roman de Kundera. Moi, je voulais regarder ce jeune homme. Et j'osais à peine. Je planais sur sa main, sur son bras comme un rapace, les yeux très hauts, bien au-dessus, sur les champs, sur les rivières, sur les routes. Je dévalais ses cuisses et l'avant-bras qui y traînait. J'évitais ses yeux pour, faisant mine de méditer quelque sujet intime, ancrer les miens sur son cou. À Brive, la femme n'est pas descendue. Ni lui, ni moi. Tout resta pareil.

Alors, entre Brive et Souillac, une demi-heure à peine, se sont multipliés les assauts du désir. Sa main qui s'était promenée sur le rebord le long de la vitre, négligemment, je ne la saisisais pas. Je n'en pouvais plus de ne pas la saisir. Cette poitrine, soudain savamment dénudée sous l'impulsion de deux doigts venus rapidement défaire un bouton de la chemise (je n'avais rien vu, mais ce bouton était mis à son arrivée), je ne la touchais pas. Je la voyais quand mon regard passait sur elle avec une indifférence lourde, impavide. En moi, cela priait la jeunesse, la beauté, de s'offrir. Dieu, je ne pouvais rien faire, et je refusais de ne pas prolonger tout ceci, fût-ce de la manière la plus ténue, la plus apeurée. J'étais émue, je transpirais sous ma jupe et je mouillais aussi. Je sentais sans doute fort ce rut ruisselant d'une manière odorante et néanmoins subtile. Sans rien savoir de lui, ni une once de son histoire, de son expérience et de ses pensées présentes (à mon égard peut-être), je devinais que tout ceci me répondait. Que depuis une petite heure, lentement, chacun était devenu l'objet et le témoin d'un appétit, d'une ardeur aussi grande que la vie. Je pense avoir initié le processus, que c'est moi qui, dans tous les cas, a eu l'antériorité (ne fût-ce qu'en naissant bien avant lui). J'ai vu ce jeune homme se laisser aller très lentement, avec un grand sang-froid, une prudence, une maîtrise magnifique de ses abandons, une manière de les choisir et de les affirmer, de les réitérer et de les interrompre, de se livrer au jeu avec un sens aigu du plaisir.

Lorsque le train s'approchait d'un tunnel, que le talus faisait place à un mur de pierre qui montait et que brusquement nous nous y engouffrions, alors nous n'avions plus

de point de fuite, nos regards dans la vitre ne donnaient plus que sur le reflet du vis-à-vis plaqué sur le noir. Alors, je sentais en moi monter une infinie tristesse, celle que m'inspiraient nos regards perdus dans le vide, traversant le corps de l'autre comme celui d'un spectre, et ignorant son regard comme celui d'un mort. L'audace aurait voulu que nous nous arrachions à ces chimères, que cette main qui tapotait devant moi, j'en saisisse un doigt, que ce pied qui s'avavançait, j'y accole le mien. Mais non, et la main reculait, et le pied aussi, qui me disaient tant pis.

Cela finit par friser la douleur, tant de désir. Il devenait strident comme les grincements des rails dans les virages, tandis que le trajet s'écourtait inexorablement vers la prochaine gare. Moi, en tout cas, j'y descendais, et j'y rejoindrais les miens.

J'ai levé la tête vers lui, j'ai posé mes yeux sur les siens, ai attendu qu'ils me répondent, et j'ai souri, pour qu'il me montre son sourire. Il a souri. Et mon regard a fichu le camp comme un renard surpris dans une basse-cour.

À Souillac, il a emprunté le couloir, comme moi, pour descendre. Pendant que M. me sautait au cou, que G. m'embrassait, je l'ai vu – à dix mètres devant – faire deux bises à un homme qui lui posait la main sur l'épaule. Un père, ou quelque aîné digne de l'être.

(2006-2013)



***Sous la Cape***

collection de littérature élégante et raffinée  
à son siège permanent *in partibus infidelium*.  
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur  
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-209-2

Mise en ligne : janvier 2014

Couverture : DR

[www.souslacape.fr](http://www.souslacape.fr)